

PELERINS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

*Le récit inédit du **pèlerinage romain de Pierre Chaumeil en 1950** que l'on trouvera à la page X est précédé d'une tentative de réponse à la question de savoir si, comme certains l'ont allégué, la Xaintrie, et Pleaux en particulier, furent jadis traversés par quelque chemin pèlerin.*

*Par ailleurs une **postface** offrira à l'attention de tous ceux qui n'ont pas eu le privilège de connaître Pierre Chaumeil, une courte esquisse biographique de cet homme d'esprit, journaliste de talent et polémiste redoutable qui, plusieurs décennies durant, représenta brillamment la petite patrie qu'il chérissait plus que tout, auprès des cercles parisiens, notamment en qualité que chroniqueur à L'Auvergnat de Paris et proche de plusieurs écrivains de renom qui l'honoraient de leur amitié.*

Une *via pleaudensis* ?

Avec les voies romaines, les chemins de Saint – Jacques sont le pont aux ânes des érudits locaux en mal de notoriété pour leur terroir. A la différence près que le souvenir des voies romaines se perdant dans les brumes de l'histoire, toutes les spéculations, même les plus fantaisistes, sont permises, alors que les principaux chemins de pèlerinage, plus récents, sont depuis longtemps, parfaitement répertoriés et balisés. On peut donc affirmer *a priori*, sur la



Coquille Saint-Jacques, église de
Pleaux

foi des connaissances actuelles, qu'aucun chemin majeur dirigé vers les grands sanctuaires, ne parcourt on n'effleure la Xaintrie... Cela dit, rien n'empêche d'imaginer que notre région ait été desservie par quelque chemin de traverse, raccourci, rocade ou *bretelle* reliant les grands itinéraires entre eux.

Le premier auteur à avancer cette idée fut Raymond Cortat qui voyait dans l'alignement des églises romanes de Barriac, Saint-Christophe, Saint Martin Cantalès , Saint – Illide et Reilhac, la trace possible d'un ancien chemin de pèlerinage se dirigeant

vers Aurillac pour rallier ensuite Conques et Saint Jacques de Compostelle²⁴. La même idée est reprise par André Meynier, pratiquement dans des termes identiques²⁵. Quant à Léonce Bouyssou²⁶ et Franck Imberdis²⁷, sans le qualifier expressément de chemin de pèlerinage, ils confirment l'existence de cet itinéraire prolongé jusqu'à Pleaux et, au-delà, jusqu'à Argentat²⁸, itinéraire dans lequel ils voient l'une des plus anciennes liaisons entre Aurillac et le Limousin. Voilà donc un tronçon de chemin très ancien (on a pu parler de vestige de voie romaine) traversant la Xaintrie en passant par Pleaux et aboutissant à Aurillac où il se greffe potentiellement sur le réseau *compostellien* (via arvernha et via podensis).

Mais Aurillac n'est pas seulement le lieu de passage d'un des multiples chemins de pèlerinage vers Compostelle. C'est aussi le point de départ reconnu d'un *ancien chemin de Saint – Gilles* passant par Mur de Barrez, Aubrac, Florac, Saint - Jean du Gard, Anduze et Nîmes²⁹. Le chemin de Saint-Gilles a joui au Moyen âge d'une notoriété comparable à celle de celui de Compostelle. Les pèlerins s'y pressaient pour prier sur le tombeau du Saint³⁰ dont le culte était très populaire mais surtout, pour les plus courageux, pour s'embarquer vers Rome ou la terre sainte. Cet itinéraire aurillacois est aussi mentionné dans l'ouvrage de Raymond Oursel consacré au Grand hôpital d'Aubrac où l'on peut lire que « *si l'on prolonge la partie languedocienne du chemin de Saint-Gilles vers le nord, toujours en ligne droite, c'est presque avec vertige (sic) que l'on découvre non seulement qu'il atteignait d'abord le sanctuaire de pèlerinage d'Aurillac puis ralliait par Argentat et Tulle les sanctuaires limousins : Limoges , Saint Junien, plus, au prix d'un modeste détour, Saint Léonard de Noblat, mais qu'à son terme, il rencontrait enfin le Poitou de Sainte Croix de Charroux et de Saint Hilaire de Poitiers . Ce qui revient à dire que pour tous les pèlerins de l'Ouest en route vers les sanctuaires provençaux et languedociens ou, plus*



Les pèlerins, sculpture dePleaux

²⁴ Raymond Cortat, *Haute Auvergne seuil du midi*, Lanore, Paris, 1959, page 96.

²⁵ André Meynier, *Revue de la Haute Auvergne*, janvier/mars 1933, pages 9 et 10.

²⁶ Léonce Bouyssou, *Revue de la Haute Auvergne*, juillet/septembre 1944 page 342.

²⁷ Franck Imberdis *Le réseau routier de l'Auvergne au 18e siècle*, PUF, 1967 page 203.

²⁸ E. Bombal *Ancien chemins et voies romaines d'Argentat et ses environs*, Tulle, 1910.

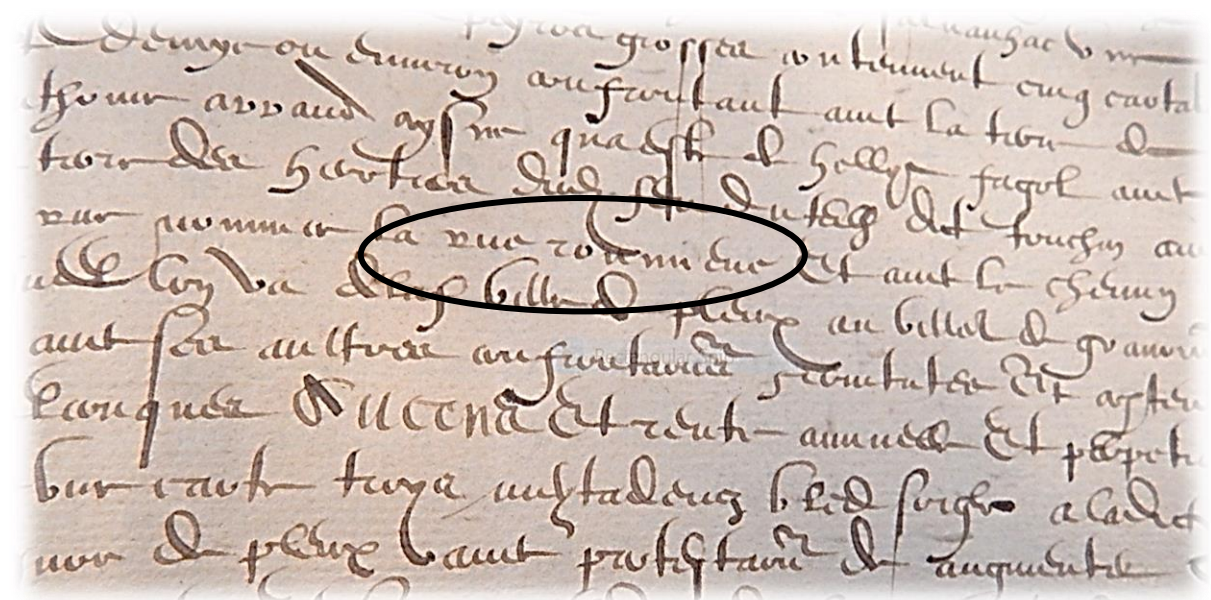
²⁹ Marcel Giraud, *Les chemins de Saint Gilles*, p. 268.

³⁰ Né à Athènes au VIIe siècle, Saint - Gilles serait venu vivre en ermite dans l'embouchure du Rhône en Languedoc au VIIe siècle. La vie de ce moine est associée à l'érection du monastère à Saint-Gilles-du-Gard, alors port de mer, étape cruciale du pèlerinage sur le chemin de Rome comme sur celui des Lieux-Saints. Saint Gilles (en latin Aegidius) mourut vers l'an 720. il a connu un culte médiéval extrêmement populaire. Saint patron , entre autres, des infirmes, des mendiants et des forgerons, sa fête commémorant la montée de son âme pure au ciel, est fixée le 1^{er} septembre.

loin vers Rome et Jérusalem par voie de mer, il n'existait pas de meilleur chemin que cette grande transversale Nord -Ouest Sud – Est... »³¹.

Vertige qui nous saisit aussi si l'on considère que les très anciens tracés que nous avons jalonnés entre Aurillac et Pleaux en passant par Saint- Christophe³² d'une part et, d'autre part, entre Pleaux et Argentat (le chemin de Sainte Théodechilde³³) ne seraient donc qu'un tronçon de la route emblématique, décrite par Raymond Oursel - l'un des meilleurs spécialistes du sujet - qui amenaient les pèlerins les plus entreprenants des côtes de l'Atlantique sur le tombeau de Saint - Pierre ou celui du Christ i

Malgré la caution de plusieurs historiens connus, d'aucuns considéreront que faute de vestiges matériels,³⁴ et de témoignages probants, il n'y a là que spéculations livresques non suffisamment étayées par de véritables preuves en bonne et due forme. Ce serait compter sans la découverte récente faite à l'occasion du dépouillement systématique du terrier du Doignon³⁵ (1592-1595), entrepris par les soins conjugués de Madame Marguerite Guély et de



Terrier du Doignon, reconnaissance de Me Jean Deluguet notaire royal (page XL)

³¹ Raymond Oursel, *Le grand hôpital d'Aubrac*, Annales de l'école des hautes études de Gand, tome IX, 1978, pages 34 et 35.

³² Il existe sur le plateau dominant Saint Christophe un lieu-dit dénommé *Les estrades* où se croisaient plusieurs anciens chemins dont l'antique route d'Aurillac en Limousin passant par Pleaux et Argentat.

³³ Voir Bombal Opus cité page 33.

³⁴ La coquille Saint Jacques sculptée sur un mur de l'ancienne église Saint - Sauveur n'est pas vraiment probante si l'on considère que le mur en question date du 19^e siècle ; on peut éventuellement songer à une pierre de récupération provenant de l'ancienne église paroissiale Saint Jean – Baptiste, mais il reste assez hasardeux de spéculer sur le passage d'un chemin de pèlerinage sur la seule foi de la représentation isolée d'un motif aussi commun que la coquille Saint Jacques, sculpté, de surcroît, à une date incertaine. Quant au groupe de pèlerins en ferraille gravissant les escaliers du square de la Paix, en direction du nord (ce qui laisserait supposer qu'ils sont sur le chemin du retour !), il est simplement le fruit de l'imagination de l'artiste et ne correspond, du moins à notre connaissance, à aucune tradition locale avérée.

³⁵ Archives privées ; voir *Revue de l'Association de Amis de la Xaintrie Cantalienne*, numéro n° 3 (janvier 2017) page 36 et suivantes.

Monsieur Hervé Ginalhac. En effet, deux reconnaissances contenues dans le terrier en question font expressément référence à une rue *roumieuse*, terme consacré pour désigner les voies de pèlerinage et plus spécialement celles qui menaient à Rome et en Terre sainte (roumieu dérive de Rome), même si ce terme est devenu, au fil du temps, un nom générique pour désigner tout chemin de pèlerinage. La première reconnaissance est celle faite par Maître Jean Deluguet, notaire royal où l'on peut lire la mention d'une *rue nommée la rue roumieu* puis au verso de cette même page celle d'un *puech de roumieu*³⁶. La deuxième reconnaissance est celle de Jean Berssen et Anne de Berssen sa fille où il est question *du territoire de la crotz (croix) d'Yolle confrontant avec la rue romieue par où l'on va du couderc commun d'icelle aux grange du Luguet*.³⁷ Cette découverte susceptible d'être confirmée par d'autres au fur et à mesure de l'exploitation du terrier, lève donc les derniers doutes sur le passage à Pleaux d'un chemin de pèlerinage, probablement en relation avec la route de Saint-Gilles (si l'on prend le terme *roumieu* ou *romieu* dans son acception originelle) ou avec celui de Compostelle, ou avec les deux puisqu'ils se recoupaient à plusieurs endroits... Dans ce sens, la sculpture représentant un groupe de pèlerins, récemment installée près de l'ancienne église Saint Sauveur, était proprement prémonitoire !

Quoi qu'il en soit, Pierre Chaumeil peut désormais (rétrospectivement) attaquer d'un pied assuré le sol caillouteux du chemin légendaire qui le conduira depuis la Xaintrie jusqu'à Rome. Ce faisant, Il ne fait en effet, dès le seuil de son logis³⁸, que mettre ses pas dans ceux des centaines, voire des milliers de pieux pèlerins qui le précéderent au fil des siècles, sur la « *via pleaudensis* », en marche vers la ville éternelle !



³⁶ Voir terrier du Doignon page XL.

³⁷ Voir terrier du Doignon page XLV.

³⁸ A Vaissières paroisse de Barriac.

Un pèlerinage à Rome pour le jubilé de 1950

Pierre Chaumeil

Ma jeunesse a connu des vacances rythmées par de nombreux pèlerinages dans mon ouest de Haute-Auvergne : Saint-Victor à Tourniac le 21 juillet, Notre-Dame-du-Château à Saint-Christophe le 25 juillet, Saint-Louis à Barriac le 25 août, Notre-Dame-de-Guérison à Enchanet le 8 septembre et tant d'autres que nous ne manquions pas. Avec parfois un grand concours d'évêques comme à la mi-mai à Notre-Dame-des-Miracles de Mauriac. Les temps ont passé, les évêques se sont lassés... Sauf l'ordinaire du lieu qui vient encore par devoir aux grands rassemblements. Car j'évoque des temps très anciens, c'est-à-dire d'avant 1950. Les familles mangeaient en rond, à midi et demi, dans une prairie souvent proche du clocher, les scouts aussi (nous étions ces jours-là en uniforme impeccable), et les vêpres nous rassemblaient à nouveau dans l'après-midi.

Prière commune et personnelle

Ces pèlerinages avaient un caractère essentiellement communautaire, on n'y était jamais seul, la prière se trouvait collective, processionnelle. La foi personnelle était portée par l'ensemble de la foi du groupe. Il me semble, à la réflexion, que l'amour de Dieu se trouvait alors plus facile à exprimer, à ressentir dans cet ensemble cohérent et homogène.

En se retrouvant chez soi, on éprouvait chacun la joie d'avoir prié Dieu, ou un saint, tous ensemble, « en Église ». Mais un beau jour, on se rend compte qu'il n'y a guère, dans cette démarche de pèlerins groupés, de compréhension personnelle de l'amour de Dieu pour chacun de nous, du sacrifice du Christ pour chaque pécheur que nous sommes. C'est à cette conclusion que j'arrivai aux alentours de Noël 1949. Pour approcher Dieu, il me fallait trouver une sorte d'ascèse propre à mon caractère. Je décidai, pour l'Année sainte qui allait commencer, de partir sur la route, celle qui « a vu la marche des saints vers la lumière » comme le dit le chant des scouts routiers. Et de partir seul, à pied, vers la capitale de la chrétienté, vers Rome soit environ 1 600 kilomètres.

Mon esprit y était prêt, mon cœur y aspirait, restait à en préciser les conditions matérielles. J'avais 22 ans, une bonne forme physique, l'expérience des camps scouts, une tente rapide à monter, une bonne paire de chaussures de cuir montantes à semelles en caoutchouc cranté, idéale pour la marche, très peu d'argent, environ 1 000 F actuels, mais je voulais mendier mon pain tout au long du chemin. L'itinéraire : au plus court, par Aurillac, Montsalvy, Entraygues, Espalion, Sainte-Eulalie-d'Olt, Sainte-Enimie, les Cévennes, Salon-de-Provence, la Crau, Saint-Raphaël, Nice, Menton, la frontière italienne et enfin la via Aurélia jusqu'à Rome. Avec un carnet où, à chaque étape, je demanderai de signer à un témoin : curé, gendarme ou autre.

En route !

Je partis le 20 octobre à 6 heures du matin. Vers midi et demi, je savourai deux tartines de pain avec du Cantal, le tout tiré de mon sac et arrosé d'un quart d'eau de source, avant d'arriver à Saint-Cernin où le curé m'offrit de partager son repas et me fit dormir dans la chambre haute de la cure... J'avais parcouru 42 kilomètres, trop pour un premier jour. Le lendemain matin, après la messe, je pars vers Aurillac où j'arrive péniblement en fin de journée, après seulement 20 kilomètres. Mes pieds sont couverts d'ampoules qui me font beaucoup souffrir. Il faut s'habituer progressivement, surtout quand on veut aller loin. Malgré les chaussettes de laine tricotées par ma mère, mes pieds souffrent des frottements de la



Pierre Chaumeil devant sa tente sur le chemin de Rome

marche. Seul remède, une bande velpeau à chaque pied pour se substituer à la peau... Mais je réduis la longueur des étapes à 20 ou 25 kilomètres par jour. Passé le Massif Central, je monterai à 35 en moyenne, aidé par mon solide bâton de houx... Puis ce sera 40 à 45 kilomètres par jour en Italie, coupés par une journée de repos par semaine pour laver deux chemises, trois paires de chaussettes, quelques mouchoirs et mon foulard d'uniforme, blanc à bordure rouge, car je suis en tenue de routier scout. La modicité de ma bourse me contraignait, je l'ai dit, à demander ma nourriture chaque jour et l'hébergement chaque nuit. A vrai dire, j'ai toujours été accueilli cordialement et souvent chaleureusement.

Briser l'orgueil

Mais la difficulté majeure n'est pas d'accepter, elle est de demander. Il est très dur de mendier pour un jeune Auvergnat fier, jaloux de son indépendance et orgueilleux. Il faut briser cet

orgueil et apprendre l'humilité et la simplicité. Leçon assimilée au long des jours et que j'ai essayé de retenir... Autre difficulté : dans les cent premiers kilomètres, quand on vous demande où vous allez et que vous répondez : « A Rome », vous n'êtes guère crédible et vous suscitez quelquefois un sourire. Plus loin, on vous croit davantage.

La recherche de Dieu

C'est bien assez parler des petits tracas du pèlerin que j'étais. En vérité, ces petits ennuis n'ont qu'une place minime dans une journée. Et ma marche a duré quarante jours. Largement le temps de prier, de méditer, de penser simplement aussi à la famille, aux amis, de voir le paysage, les gens qui l'habitent et d'enregistrer le tout. Chaque étape comportait au matin la messe (il y en avait une à l'époque dans chaque paroisse) d'un rite identique, celui-là même qu'avaient célébré mon grand-oncle l'abbé Jean-Baptiste, et l'abbé François Filiol, né dans ma paroisse de Barriac et décapité en haine de la foi le 13 mai 1793 à Mauriac. Ma messe ne s'accompagnait pas toujours de communion car, au moment de recevoir l'Eucharistie, j'étais conscient de mon indignité. Mais souvent, je recevais l'hostie pour demander au Christ de soutenir mes défaillances, comme l'Ami divin qui a soin de toute créature.

Une joie permanente

Je n'ai pas encore parlé de la formidable transformation subie par le pèlerin dès son départ. A peine avez-vous embrassé les vôtres et refermé la porte, vous êtes un autre personnage : les soucis quotidiens ont disparu. Vous êtes habité d'une seule pensée : la volonté d'arriver au but, dans une ferveur permanente, une sérénité gaie qui est d'évidence la marque de la grâce de Dieu. La marche rythme vos réflexions, en même temps qu'elle les favorise. Ainsi se passe le fil des jours comme se succèdent les grains d'un chapelet. J'ajoute qu'à cette époque l'unité de l'Église catholique, apostolique et romaine la faisait parler, enseigner, affirmer dogmes et recommandations d'une seule voix ; le même Credo nous préservait des états d'âme où les fidèles s'enlisent aujourd'hui, en proie au doute. Notre chemin était tracé, droit et sûr, jalonné par les bornes placées par l'Église et les monitions du pape, et gardé par des prêtres qui ne discutaient pas des dogmes ou des raisons de la démarche ecclésiale.

Progression vers le siège de Pierre

Ma route se poursuivait avec des anecdotes heureuses, cocasses ou un peu tristes, telle cette soirée passée chez le curé du Collet-de-Dèze, minuscule paroisse des Cévennes à majorité protestante où la cure est comme assiégée d'adversaires farouches et résolus. Ou celle où, couché sur le pavé d'une écurie où une jument vaquait en liberté, je dus mon salut au fils de la maison qui vint attacher l'animal pour éviter qu'il ne m'écrasât la tête d'un sabot étourdi.

Magnifique journée-lessive à Salon-de-Provence dans une famille de négociants en olives dont les repas constituaient un échantillon des délices de la cuisine provençale. Éblouissement des odeurs, couleurs et saveurs d'un marché de la ville d'Arles. Inoubliable dîner chez le curé de Montalto di Castro avec l'archevêque de Cuba, Mgr Felice Guerra, son condisciple de séminaire : nous y bavardâmes... en latin.

Dès l'entrée en Italie, la *via Aurelia* prenait en charge les pèlerins. Aucune inquiétude pour les repas et le repos. Chaque bourg possède son *Comité de l'Année sainte* qui prend en charge le pèlerin après avoir estampillé ses papiers. Au fil du temps, l'espoir d'arriver avant la Toussaint me soutient ce qui me permettrait d' assister à la proclamation du dogme de l'Assomption.

Au soir du 29 octobre , plus qu'une étape avant Rome. Je fais connaissance avec le jeune marquis Jorge de Sicard qui vient d'arriver de Barcelone, à pied, avec trois de ses amis. Et avec la comtesse portugaise Maria Jesu Holbecke de Beira³⁹, quinquagénaire alerte et polyglotte, venue de Lisbonne, avec qui nous décidons de cheminer. Ce que nous fîmes, alternant conversations sur nos pays respectifs et dizaines de chapelet que nous récitons ensemble en cinq langues : une dizaine en français, une autre en portugais, la troisième en espagnol, la quatrième en italien et la cinquième en latin. Universalité de l'Église.

Rome, enfin !

C'est enfin pour nous tous l'éblouissement : sous nos yeux s'impose, majestueux, le dôme de Saint-Pierre. Nous nous sentons déjà récompensés. Après une prière à l'insigne basilique vaticane, notre première visite dans la Ville éternelle sera pour le « Comitato centrale del Anno santo » qui a la charge d'accueillir les pèlerins pédestres. Mon carnet de route reçoit la mention prestigieuse « *Visto arrivore Roma* », le tampon du comité et la signature de la secrétaire : Ninita Fiorelli... délices de la musique onomastique !

Nous sommes tous les six affectés au centre de pèlerins de San Vincenzo, où nous sommes les invités du Vatican. C'est l'un des agréables privilèges des pèlerins à pied depuis le haut Moyen Âge. Au lendemain, 31 octobre, dès l'aube, la comtesse portugaise, prenant la direction de notre cortège, nous emmène à nouveau à la basilique Saint-Pierre pour communier à l'une des messes. Auparavant, il faut se confesser. Les confessionnaux sont innombrables, affichant chacun les langues utilisées. Ceux où l'on peut parler français sont environnés d'un nombre si considérable de pénitents qu'il faudrait patienter plusieurs heures. Notre bonne comtesse me sauve en m'envoyant me confesser « à la baguette ». Demandez à un familier de Rome ce qui se cache sous cette expression...⁴⁰

³⁹ Maria de Jesus Pires de Beirao (née Sepúlveda Veloso Holbecke) en 1899, était partie de Lisbonne le 12 mai 1950 pour arriver à Rome le 30 octobre. Personnalité originale connue dans les milieux lisboètes, elle voyageait avec une poussette d'enfant où elle avait mis tout son bagage. Elle a écrit un journal de son pèlerinage (« Nos passos de uma peregrina »), publié en 2006 par sa fille Carmo née en 1929 à Lobito en Angola et établie ensuite en Belgique. On peut supposer que ce récit, apparemment très détaillé, mentionne la rencontre avec Pierre Chaumeil puisqu'aux dires de ce dernier, des liens de sympathie s'étaient noués entre eux durant le séjour romain. A son retour dans son pays, Maria Jesu de Pires Beirao donna plusieurs interviews, notamment dans « *Catolicismo Em Portugal* » et dans des journaux anglais, comme the « *Catholic World in pictures* » qui a publié une photo de son retour à Lisbonne dans son numéro du 5 mars 1951. [Renseignements et traductions aimablement fournis par Maria - Joao Gouveia de Azevedo e Bourbon Malauze NDLR].

⁴⁰ Une tradition, en usage jusque dans les années 1960, voulait que le confesseur renvoie le pénitent d'un coup de baguette, d'une longueur d'environ 1,80 mètre. Ce geste rappelait la *manumissio vindicta*, le geste d'affranchissement des esclaves romains et signifiait que les pénitents étaient libérés de leurs péchés (NDLR)

Après la messe, nous accomplissons les visites jubilaires prescrites aux basiliques majeures pour obtenir la rémission de nos fautes. Je l'espère si profondément que je ne peux guère parler, et j'observe que mes compagnons sont dans le même cas. Absous mais pas à l'abri des petits aléas de l'existence puisqu'un vide-gousset m'a habilement délesté : plus de passeport, plus d'argent. Tant pis ! Demain, c'est la Toussaint.

Marie est montée au Ciel corps et âme

Le jour à peine levé, ce 1^{er} novembre 1950, nous sommes sur la place Saint-Pierre, arborant fièrement un petit drapeau de chacune de nos patries, ce qui, au passage, nous fait reconnaître par des compatriotes. Puis, vers dix heures, sur ces centaines de milliers de gens assemblés, le silence s'installe. Il ne reste plus qu'un immense murmure : celui des prières que chaque groupe de pèlerins énonce à mi-voix.

Lorsqu'à onze heures apparaît Pie XII au balcon de la basilique, montent vers lui les acclamations de la foule. « Vive le pape », une énorme clameur qui, d'un coup, s'apaise. Un cardinal explique en quelques mots que le pape va proclamer le dogme de l'Assomption. Pie XII avance alors d'un demi pas sur l'impressionnant balcon et, tiare en tête, crosse en main, prononce en latin puis en italien quelques phrases peu audibles. Il hausse enfin le ton et on entend distinctement les mots définitifs : « *Maria e assunta in cielo, in corpore e in alma.* » Marie est montée aux cieux, corps et âme. le dogme est désormais de croyance obligatoire, selon l'adage antique : *Roma locuta, causa finita.*

L'après-midi, je me fais établir un sauf-conduit, destiné à me servir de papier d'identité, et je suis nanti, toujours par le « Comité central », de 20 000 liras. Nous visitons Rome, nous admirons tout : la colonnade du Bernin, le formidable château Saint-Ange (ancienne nécropole des empereurs romains devenue prison d'État), le vieux quartier du Trastevere, le Colisée, et tant d'autres merveilles. Je fais une démarche personnelle pour me recueillir à la prison Mamertine sur le cachot où mon compatriote Vercingétorix (l'incontestable premier résistant de France) croupit six ans avant d'être étranglé en 46 avant notre ère sur l'ordre de César, et où mon saint patron Pierre fut emprisonné avant de subir le martyre en l'an 64.

Le Comité de l'Année sainte ayant sollicité pour moi une audience particulière avec Pie XII, je suis introduit par un officier de la garde suisse. Il y a là une douzaine de pèlerins français, tous, comme moi, muets d'émotion. Accompagnée de trois collaborateurs, Sa Sainteté entre dans la salle. Visage émacié cet homme rayonne littéralement d'une bonté et d'une lucidité extraordinaires. Les assistants sont pétrifiés. Atmosphère un peu tendue que dissout immédiatement le pape, en nous disant quelques phrases aimables. Et à chacun d'entre nous, qui, l'un après l'autre, nous agenouillons et lui baisons la main, il dit quelques mots. Le directeur de la radio vaticane m'ayant demandé de participer à une émission à destination de la France, je bavarde une dizaine de minutes sur les ondes vaticanes, disant ma joie et envoyant mes amitiés, notamment à mes compatriotes auvergnats.

Retour à la maison

Ayant fait provision de médailles à l'effigie de Pie XII, je rentrai en Auvergne en stop, chemin de fer, autobus et pédestrement. Le dernier tampon sur mon carnet est celui daté du 2 décembre de ma paroisse de Barriac, et l'ultime paraphe celui de mon bon curé, l'abbé Laurier, Ainsi s'achevait ce pèlerinage qui m'a marqué à jamais et a arrondi mon caractère anguleux aux pierres du chemin, avec le sentiment d'un enrichissement physique et moral irremplaçable, pour *l'ecclésiastique temporaire* que je fus alors, selon la tradition canonique.